

L'histoire du cas clinique que je vais présenter voit le jour en 2008 dans mon cabinet où je reçois Mme G., qui m'a été adressée par le service de Médecine et Mémoire de l'hôpital Broca.

Mme G. présente, nonobstant les résultats négatifs des tests de mémoire habituels sur une base cognitive et à l'IRM, des symptômes semblables à ceux d'une maladie neuro-dégénérative, c'est-à-dire des confusions linguistiques, des pertes spatio-temporelles, ainsi qu'une forte angoisse. Aucune trace de lésion cérébrale n'est décelée. J'avais déjà rencontré ce type de profil clinique dans mon travail en institution, à l'O.S.E¹, notamment au Centre de jour Edith Krebsdorf, centre pilote en France pour la maladie d'Alzheimer.

Or, dans ma pratique en centre, je me suis confrontée à trois situations cliniques révélées par une forme *ultime* quasi-totale d'aphasie, de perte, mais visiblement sans aucune déliaison neurologique. L'institution a encadré cette question par un traitement et une prise en charge que l'on peut définir comme classique pour un centre de jour, c'est-à-dire un suivi par l'orthophoniste, une participation aux ateliers et un suivi médical assuré par le médecin traitant ou par le psychiatre.

La réflexion sur la clinique de Mme. G nous permet de maintenir le lien entre les deux espaces de travaux cliniques et d'introduire la question suivante : comment l'effondrement d'une langue s'inscrit-il dans le neurologique, et comment le symptôme parle-t-il ?

Mme G. ne vient pas d'une famille de survivants, et pourtant son histoire se construit autour de la survivance après ce que j'appellerai l'effondrement du maternant d'une langue, qui est pour moi ce qui reste de la mémoire la plus lointaine du rêve entre la mère et l'enfant, la trace mnésique du rêve d'une langue à parler à l'enfant, pour pouvoir faire parler son propre rêve d'enfant.

Dans le maternant, il y a la trace de l'enfant qui a été la mère.

¹ L'O.S.E : Organisation de Secours aux Enfants, créée en 1912 en Russie par des médecins de la communauté juive russe de St Pétersbourg. C'est d'abord un centre d'accueil et de sauvetage des enfants survivants des pogroms. En France, dès 1940, l'O.S.E s'organise dans le cadre du Comité de la rue Amelot, qui aura pour rôle de cacher les enfants juifs pendant la guerre afin d'éviter leur déportation. Après la guerre, l'O.S.E aura pour rôle majeur d'accueillir et d'encadrer les familles sépharades après leur expulsion des pays du Maghreb. Depuis, elle a créé un accueil médico-social sur l'ensemble de la France avec la Pause Café, lieu de rencontre et de parole pour les enfants cachés, mais aussi un centre médico-social et enfin deux centres de jour, le centre Edith Krebsdorf et le centre Joseph Weill, pour les personnes atteintes de maladies neuro-dégénératives.

Quand Claude Hagège² nous parle du positionnement de la voyelle postérieure non arrondie dans les langues russes et roumaines en comparaison avec le français, il nous dit : « La voyelle postérieure, n'étant pas pour les Français un geste culturel homologué, risque de lui apparaître comme une grimace. Parler russe, roumain, c'est grimacer. »

Or le maternant d'une langue contient du rêve, elle grimace et elle se doit d'être non-homologuée.

La mère crée une langue qui a du carnivalesque, une langue où il n'y a pas de division entre interprète et spectateur. Où les deux sujets sont reliés par le rêve. Dans ce duo sonore, la mère annonce son rêve de l'autre à l'autre, dans un jeu permanent, et là se joue du carnivalesque.

Jouer avec des mots, des sons, pour jouer avec une langue. Jouer à faire parler toutes les petites cavités de la bouche pour créer une polyphonie. La mère *mâchouille* la langue.

Le maternant nous renvoie à ce que nous dit Jacques Hassoun³ de la langue maternelle, c'est une langue « dans laquelle nous avons été immergés », un *miqué* !

Un *miqué* est, dans la culture juive, le bain rituel où on s'immerge pour marquer les différents moments de la vie. Pour séparer selon la tradition le pur de l'impur, la vie de la mort. Mais le *miqué* porte en soi une dimension beaucoup plus irrationnelle. On a le droit de vendre une synagogue pour construire un *miqué*, autrement dit vendre un lieu de culte pour un bain ?

Je voudrais introduire l'élaboration d'Henri Lewi⁴ dans le chapitre *Bris de vases*, dans son ouvrage *Isaac Bashevis Singer, la génération du déluge*. Il nous parle de ce qui a éclaté dans l'immigration des juifs d'Europe centrale

² Hagège Claude, *L'Enfant aux deux langues*, éditions Odile Jacob, Paris, 2005, p.172-173

³ Hassoun Jacques, *L'Exil de la langue, fragments de la langue maternelle*, Point Hors Ligne, Paris, 1993, p. 71

⁴ Lewi Henri, *Isaac Bashevis Singer, la génération du déluge*, éd. du Cerf, Paris 2001, p 236

vers l'Amérique « Même les émigrants les plus ignorants, portaient en eux-mêmes, dans leur mémoire ou dans leur être même : Joseph (archétype de l'immigration réussie), Esther et Ruth... »

Ce qui a cassé, à un certain moment, c'est un lien direct, comme familial à cette histoire, une relation vécue à tout cela. Il y a des pertes qui sont essentielles. Pour Isaac B. Singer « c'est l'usage (convivial) du yiddish en même temps qu'un rapport spécifique au passé. » Personnellement, je dirais du convivial du yiddish que perdre le *miqvé* serait la perte essentielle de cette trace dans l'être d'une mémoire du convive. Le jeu de la langue de l'autre nous fait entendre son rêve, son inconscient. Cela nous relie à l'inconscient du Yiddish.

Le yiddish demande à être écouté avec une attention particulière, pourquoi ?

A mon avis, son discours va beaucoup plus loin. Je lirai ainsi dans l'introduction du *Witz*, donc du jeu de mots, où l'on introduit une subtile forme d'irrationnel, de l'expression d'une langue qui tient en équilibre entre le grotesque, le littéraire, l'affectif et le sacré. C'est tendre l'oreille aux sonorités du yiddish, donner écoute à la question du pré-analytique chez Freud pour pouvoir lire dans l'interprétation des rêves.

Dans la tradition hassidique, à chaque repas de fête on convie des invités qui sont les personnages bibliques. On invite les mythes qui ont donné vie à la mémoire historique du judaïsme.

Or, le *miqvé* permet de s'immerger dans l'histoire mythique, dans un rêve du collectif et quand on en ressort, on garde précieusement la plus infinitésimale partie de l'eau sur soi (on ne se lave pas après le *miqvé*). On porte la trace infinitésimale du lien du collectif, dans sa dimension la plus irrationnelle.

Le *miqvé* est au cœur de la mémoire de l'irrationnel d'un peuple.

La Shoah a assassiné le lien de l'irrationnel juif.

Pour illustrer ces thèmes de la perte et de la survivance, reprenons le récit clinique de Mme.G.

C'est l'histoire d'un bébé qui nous parle de plusieurs confusions : de sujets, de langues autour d'une guerre de langues. Mme G. est séparée de sa mère à l'âge de trois mois pour rejoindre en 1943, à la campagne, sa sœur aînée âgée de 10 ans et vivre avec elle chez les grands-parents maternels. A ce moment démarre notre histoire de confusions. Les sœurs se prennent dans un jeu de langues où le bébé prend la langue de sa sœur pour la langue de sa mère. Le bébé est pris dans le rêve de sa sœur, mais aussi dans son propre rêve. C'est cette langue rêvée entre deux sujets qui est le Maternant d'une langue. A l'âge de 6 ans, Mme G. quitte la

campagne pour revenir à Paris pour retrouver ses parents et sa sœur qui avait quitté Sully deux ans auparavant et qui était maintenant une jeune adolescente. Dès son retour, Mme G. est le témoin d'une guerre, entre titans, archaïque entre sa mère et sa sœur. Notre patiente se questionnera pendant 50 ans pour savoir pourquoi sa sœur parlait ainsi, sa langue lui devenait incompréhensible, enfermée dans *un code impénétrable*.

Elle est prise à témoin entre deux langues maternelles, entre deux maternants, entre deux rêves différents : entre celui de sa mère qui rêvait d'un garçon et pour qui notre patiente n'était pas désirée, un non rêve, et celui du rêve à travers les jeux de sa propre sœur. Rien ne tient plus en équilibre, encore moins la langue. Nous ne sommes plus dans le fragile équilibre de la corde de Yasha Mazur, le personnage du magicien de Lublin : « il passe sa vie à marcher sur une corde à un doigt de la mélancolie. » Il a manœuvré d'une manière inconsciente cet équilibre au-dessus de la corde⁵.

Dans notre expérience clinique, nous sommes dans l'après-coup. Cette perte du fragile équilibre inconscient fait d'une langue une corde étranglante, nous sommes au-dessous de la corde.

Notre patiente a 6 ans, elle voit étrangler le rêve de sa sœur (sa mère psychique). Elle assiste à un meurtre où on tue ce qui la relie intimement à sa sœur. La langue de sa sœur devient incompréhensible car, pour survivre, la sœur a besoin de désosser la langue de sa mère. Comme l'écrit Deleuze dans sa préface à *Le Schizo et les langues*, de Louis Wolfson⁶ : « En effet, il s'agit très clairement de détruire la langue maternelle. La traduction impliquant une décomposition phonétique du mot et ne se faisant pas dans une langue déterminée, mais dans un magma qui réunit toutes les langues contre la langue maternelle est une destruction délibérée, une annihilation concertée, un désossement, puisque les consonnes sont l'os du langage. » On tue la langue de la mère jusqu'à l'os, jusqu'à la structure. Ce qui différencie Wolfson de notre clinique est que le système schizoïde se joue entre la mère et la sœur, notre patiente en est le témoin.

Ce qu'elle voit s'inscrit comme trace mnésique traumatique, dans le neurologique.

C'est à ce moment-là que l'aphasie s'installe, un blanc dans la parole, un écartement de la parole. Des mots et des lettres qui manquent. Ce meurtre concerne l'irrationnel d'une langue, mais on a aussi tué de l'enfant.

⁵ Kohn Max et Baumgarten Jean, *L'Inconscient du Yiddish*, édition Anthropos et édition Economica, 2003, p. 5

⁶ Wolfson Louis, *Le Schizo et les langues*, NRF, Gallimard, Paris, 1970. Introduction de G. Deleuze, p.10

A 6 ans, Mme G. se rend compte qu'elle a survécu à sa mère psychique (sa sœur).

« Comprendre que l'on est des survivants est un choc quand on en prend conscience, on a envie d'éclater en sanglots. »⁷ Pour cela on peut vouloir mourir, peut-être et surtout à 6 ans.

Le rêve qui suit fait partie du texte écrit par Madame G :

Rêve après la fête à Sidou, 27/28 décembre 2010 :

Un enfant veut mourir

Au Burkina Faso

Je retrouve des amis (?) de la famille (Zab... ?) après un voyage où il y a eu décalage horaire pour eux.

Et le suicide a lieu : jeter par la fenêtre (c'est un jeune homme) (??), ma crainte dans le rêve est qu'il s'estropie.... je vois la personne en l'air (c'est avenue Général Leclerc) et puis on me dit : il est mort (je me réveille). À propos du suicide, je ne voulais qu'il se produise trop tôt, à cause du décalage horaire de ceux qui devaient y assister. C'est un peu comme si j'étais le metteur en scène de ce suicide *Cela se passe au... (avenue du général Leclerc).*

Je dois dire que quelqu'un doit se suicider. (Va)

Il y a aussi autre chose que j'ai à faire (?) mais je ne me souviens plus quoi.

Aucune angoisse à propos du suicide.

Ce rêve fait partie d'un véritable *corpus oniricum* qui va de 2009 à 2013 que la patiente a rédigé et qu'elle m'a confié au début de 2014, rêves qui parlent de sa mémoire et qui sont lus comme des textes : « Un rêve qui n'a pas été expliqué est comme une lettre non lue. »⁸

La lettre n'est pas seulement entendue comme texte, mais aussi comme lettre alphabétique manquante ou transformée, car sauter une lettre ou la déplacer change complètement l'ensemble du texte. Dans notre cas corriger les imperfections de la syntaxe de Mme.G serait, entre autres, corriger la langue à travers laquelle le symptôme s'exprime, faire taire l'aphasie. Dans le rêve, la patiente organise son propre suicide. Elle voit l'enfant tomber par la fenêtre, c'est un garçon, car elle est construite avec un désir au masculin. Elle meurt psychologiquement. Une peur l'envahit dans le rêve, celle que l'enfant puisse survivre estropié, déformé. Dans la réalité l'enfant survit grâce au refoulement, elle s'écarte du chemin psychique parcouru jusqu'ici, elle fait comme si. Le refoulement la pousse à trouver un refuge dans une langue, une langue abritante, c'est-à-dire une langue dépourvue d'émotion, mais une langue qui permet de recréer du jeu.

Elle joue avec les mathématiques qui l'abritent de la folie.

⁷ Lewi Henri, *Isaac Basbevis Singer, la génération du déluge*, éd. du Cerf, Paris, 2001, p. 209

⁸ *Talmud Bavli, traité Berakhot, section Ha-roé*

Une langue abritante

L'élaboration de Winnicott, plutôt la posture qu'il prend vis-à-vis de la psychose non comme un effondrement mais comme une organisation défensive, une résistance à l'effondrement du moi, me semble pouvoir éclairer une grande partie de notre cas clinique. Or, la langue *abritante* est en soi une langue qui a fonction de résistance contre le souvenir de l'effondrement du maternant. Elle est avant tout une langue qui se parle et qui maintient vivant un espace de jeu qui se joue sans émotion, elle permet de revenir en équilibre sur la corde de la langue. Les chiffres ne comportent pas d'émotion mais ils ne sont pas dépourvus de corps. Autrement dit, on pourrait dire avec D.W Winnicott⁹ que la langue *abritante* est l'espace de jeu où la culture peut avoir lieu. En sauvant, cet espace, on protège l'adaptation du sujet dans une pensée et dans un espace du collectif. « C'est le lieu où l'on peut faire parler son infantile »¹⁰, car la langue *abritante* est une expression élaborée de l'espace de jeu maintenu grâce au refoulement.

Rêve d'Elie

Dans le rêve d'Elie deux personnes disparaissent l'une après l'autre. La première, la mère d'Elie, la deuxième sa femme. La première, il la laisse partir. Dans le rêve, mais la deuxième il essaie de la retenir. Mais il ne peut pas. Le rêve intervient quelques années après la mort de sa femme. Elie a survécu à Mauthausen, il rejoint le centre de jour Edith Kremsdorf, cinq ans après la mort de sa femme. Il souffre de blancs de mémoire, de pertes tactiles, il est incapable d'exécuter des mouvements coordonnés (apraxie), mais il n'y a pas de trace de blessure neurologique. Pendant les entretiens personnels, Elie parle de sa solitude, pas en tant que veuf, mais comme seul survivant d'un monde.

On est dans une posture renversée du monde que Lewi¹¹ décrit comme ambulatoire des hassidim. Selon I. B S, « Les Hassidim allaient visiter leur *rebbe* comme celui qui soutient l'univers, un pilier, un pôle, un lien où les mondes se joignaient, se séparaient. » Chaque survivant est le pilier d'un monde disparu.

La perte de l'autre comporte la perte du lien à un monde perdu, c'est à ce moment que se joue cliniquement, le choix tragique goethéen d'une identification au symptôme.

⁹ Winnicott D.W, *La Crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, N.R.F, Gallimard, Paris, 2000, p. 207-221

¹⁰ Kohn Max, *Traces de psychanalyse*, éditions Lambert Lucas, Limoges, 2007, p. 250-252

¹¹ Lewi Henri, *Isaac Bashevis Singer, la génération du déluge*, éd. du Cerf, Paris 2001, p. 147

Moses Herzog, le protagoniste du roman de S. Bowles, nous dit : « Nous devons nous remettre d'un empoisonnement. » On ne perd pas la mémoire, et encore moins celle du judaïsme, on a empoisonné la mémoire jusqu'à sa source : le rêve.

« Un jour, à notre plus grand étonnement, au détour d'une phrase, d'une émotion, nous ne comprenons pas d'où nous vient ce mot »¹². Comme dans *Histoire de disparition* chez Lewi, il faut bien discerner entre perte et disparition : « ce qui est perdu est perdu. » Mais ce qui disparaît peut réapparaître comme un mot, un air de musique de la lointaine enfance. Comme dans un fragment d'un rêve, il y a de l'oubli dans la dégénérescence. J. Hassoun nous dit, à propos de l'oubli dans son travail sur l'exil du maternant de la langue maternelle, qu'il y a de l'oubli ou plutôt que ce que l'on croit avoir oublié est relié à *nos émotions archaïques les plus violentes*¹³. La mémoire ne disparaît pas, elle est déplacée plus loin. Elle est quelque part.

Le vrai symptôme est l'aphasie qui se cache derrière un appareil linguistique intact tel que Freud l'avait déjà constaté chez certains de ses patients dans son étude sur l'aphasie dans le pré-analytique.

« La neurologie nous dit que quand le cortex est lésé, le langage est troublé, mais ceci est non suffisant, il faut voir autre chose. Le cortex peut être intact comme l'appareil linguistique peut aussi resté intact et pourtant il peut y avoir trouble. »¹⁴ J. Nassif précise que l'appareil linguistique chez Freud n'est pas un appareil pour parler mais à parler, à faire parler. Il déplace l'idée de la lésion de *l'appareil à langue sur l'audible* : il y a quelqu'un qui ne peut pas parler, mais ce n'est pas forcément le sujet atteint d'aphasie, il y a un autre, il y a des autres. Il y a un corps d'autre, voire des corps, on en a la bouche pleine à ne plus pouvoir parler.

Dans la bouche de Mme. G, il y a sa sœur qui meurt, linguistiquement parlant, à dix-sept ans, et qui meurt à quarante ans d'un cancer. L'introduction de l'idée d'une aphasie a-symbolique nous permet de réfléchir sur l'impossibilité de représenter certains mots, on ne peut pas les dire car ils sont irreprésentables.

Mme. G. a survécu bien qu'elle ait été estropiée dans la représentation des sons. Son écriture nous le dit. L'aphasie qui a été déplacée comme symptôme par la langue abritante s'exprime dans le texte écrit qui est un rêve. Dans ce texte, les lettres sont déformées, elles font entendre des sonorités déformées. La déformation parle d'un corps estropié. C'est le texte qui est estropié car les émotions sont évacuées du récit.

Quel est le rôle du rêve ?

¹² Hassoun Jacques, *L'Exil de la langue, fragments de la langue maternelle*, Point Hors Ligne, Paris, 1993, ibidem

¹³ Hassoun Jacques, *L'Exil de la langue, fragments de la langue maternelle*, Point Hors Ligne, Paris, p. 70

¹⁴ Nassif J., *Freud l'inconscient*, édition Galilée, Les commencements de la psychanalyse, Paris, 1977, p.352-353-354-355, 382, 385

Bion, dans son livre, « Aux sources de l'expérience »¹⁵, nous permet de mieux élaborer notre clinique sur la fonction du rêve en rapport à l'émotionnel : « Un homme vit une expérience émotionnelle pendant le sommeil ou en état de veille et réussit à la convertir en un élément, l'élément alpha, ce qui permet l'émotionnel en rêve. » En d'autres termes, du moment que la mémoire émotionnelle nocturne ne se relie pas à l'élément alpha, le monde onirique est bloqué.

Dans nos deux cas cliniques, la coupure de l'émotionnel dû à un terrain traumatique rend extrêmement difficile la reprise du rêve nocturne qui est indispensable, comme nous l'a appris Freud, qui nous a montré que le sommeil est préservé par le rêve.

Conséquence clinique du refoulement : c'est l'arrêt de la fonction qui permet de transcrire les émotions dans l'onirique. C'est pour cela que le survivant ne dort pas. L'échec du lien, c'est-à-dire l'échec de la fonction alpha, nous dit Bion, signifie que sans le rêve, on ne dort pas. Dans notre clinique, la première année de cure a consisté à prendre le temps pour apprivoiser les émotions réapparues formellement avec la levée du refoulement (notre patiente a pris sa retraite de directeur de recherche en mathématiques, elle s'est retrouvée, à la suite de cela, privée de son espace de jeu). Apprivoiser les émotions, c'est donner une possibilité de revivre un espace de la mémoire, or, Bion nous conduit plus loin : « pour penser du rêve, pour avoir du rêve, il faut une conscience non troublée des faits. » Je lirais plutôt : Il faut que la conscience émotionnelle ne soit pas troublée.

Ceci, dans le cas de notre patiente, et dans une expérience avec les survivants de la Shoah où l'émotionnel n'est que traumatique. Dans l'expression de Bion, *penser du rêve*, il y a du corps, du corps de l'autre, des autres, un monde.

Je voudrais maintenant reprendre l'analyse de l'histoire d'Élie, en m'interrogeant cette fois-ci sur le trauma à travers le lien intrinsèque entre le sujet, le collectif et la perte. Que se passe-t-il lorsqu'un sujet réalise que la perte de l'autre constitue non seulement la perte de l'être cher, mais aussi d'un monde, sachant que celui qui reste devient l'unique survivant de ce monde perdu ?

Comment tout cela s'exprime-t-il dans le neurologique, et comment le corps réagit-il ? Maldiney¹⁶, en reprenant Ludwig Binswanger, introduit une réflexion sur le corps comme langage :

¹⁵ Bion WR, *Aux sources de l'expérience*, PUF édition, Paris, 1979, p. 24, 25, 26

« Le corps n'est pas le monopole de l'hystérie. L'homme parle et s'exprime sans cesse corporellement, d'une manière ou d'une autre. Il possède à côté du mot articulé verbalement une langue aussi articulée. »¹⁶

Or, mon patient n'est ni hystérique ni psychotique, mais sa mémoire n'est que trauma. Il désarticule le corps comme une langue ; notre sujet utilise son corps pour le disloquer et trouver le moyen de se relier à la langue de son moi collectif qui est le yiddish. Pourquoi s'est-il identifié à ce symptôme de dégénérescence plutôt qu'un autre ? Parce que dans ce symptôme, il y a le principe de perte, d'absence, qui le re-lie à la perte de sa propre langue. Il y a un lien entre le signifiant de la neuro-dégénérescence et la réalité de sa propre langue maternelle, qui se confronte à un état de perte et de ceux qui restent. Or, Maldiney nous renvoie à la différence déjà analysée par Freud entre le corps propre, signifiant, et le corps objet dans la pratique de Charcot.

Le mot qui désigne en allemand le corps propre est *Leib*, dérivant de *Leben* (vivre).

Maldiney fait une recherche étymologique en se reliant au *Heute Deutsch*, où il distingue *Lip* et *Libes*, qu'il traduit comme *bien vie*, et *Mei Liv* comme *mon corps en ma vie*.

Cette traduction nous renvoie à une réflexion : « il y a du corps dans ma vie, le corps fait corps avec la vie. »

Comment faire corps si le corps disparaît en tant que monde ? À quoi se rattache-t-on ?

C'est là, il me semble, qu'Élie choisit inconsciemment une posture qui navigue entre le tragique et le diabolique dans l'univers psychotique : Il utilise le délire « qui est une tentative de possibilisation de l'événement incompréhensible de la psychose... aussi incompréhensible en effet que le fait, pour chacun, d'être jeté ici. »¹⁷ Le délire, nous dit Hölderlin, est « une aide, comme le somme, en rendant fort bien et nuit... »¹⁸ Le délire s'appuie sur la nuit, sur une parole qui est tombée. Dans l'histoire d'Élie, il s'agit d'une langue qui est tombée, mais pas complètement.

Max Kohn nous dit que lorsqu'une langue tombe, il reste *le Witξ* (le mot d'esprit). Élie m'oblige à réfléchir sur *ce qui reste* et sur *ceux qui restent*.

Un des premiers symptômes de la désarticulation du corps en tant que langue dont le corps témoigne est l'apraxie. La neurologie nous enseigne que l'apraxie est le résultat d'une lésion du lobe pariétal du cerveau.

¹⁶ Maldiney Henri, *Penser l'homme et la folie*, éditions Jérôme Millon, Grenoble, 1997, p.105

¹⁷ Idem, p.141

¹⁸ Hölderlin Friedrich, *Hymnes et autres poèmes*, traduit de l'allemand par Pautrat Bernard, Édition bilingue Rivage Poche, Petite Bibliothèque, Paris, 2004, p.55

Cette lésion est absente chez mon patient, dont l'apraxie s'inscrit par conséquent ailleurs : comment l'interpréter ? C'est là, me semble-t-il, que se crée une identification aux symptômes d'un collectif en perte. C'est un acte de révolte qui fait vivre au corps l'expérience d'une perte neurologique associée à un collectif qui témoigne de la perte d'un monde, une identification à ce qui reste- ceux qui restent, pour ne pas être le seul d'un monde, ne pas mourir seul. Il cherche la mémoire de son collectif en tant que survivant, à travers la forme d'une dégénérescence neurologique : ainsi, il maintient l'illusion de son monde en vie. Il pose la question de l'homme qui refuse de mourir seul, et cherche le moyen de se relier à son monde. Il inscrit sa révolte en utilisant le de-lire, donc une dé-liaison pour se mettre en lien, car il ne veut ni ne peut être seul devant la mort à venir. En effet, mourir détaché de son monde impliquerait une perte totale de la mémoire. Michelle comme Élie nous renvoient au même questionnement : comment continuer à vivre après un effondrement d'une langue et d'un monde ?